

À vrai dire

Michel Marc Bouchard

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, M. (2016). À vrai dire. *Les écrits*, (147), 183–192.

MICHEL MARC BOUCHARD

À vrai dire

Je me souviens.

Dans la cour de récréation, nous sommes là, alignés en silence et intrigués par *la chose*. C'est la première fois que je suis dans une file par ordre de grandeur. Je ne suis pas le plus grand, ni le plus petit. Me fondre dans le groupe me rassure. Personne ne regarde la porte principale. Non, on a tous les yeux levés vers l'anneau, l'immense anneau tout blanc qui cintre *la chose*.

Elle est ronde. À vrai dire, non, elle est circulaire. Certains disent, ceux qui vivent dans les terres, ceux qui viennent rarement au village, ceux dont je fais partie, certains disent qu'elle est venue de l'espace se déposer durant la nuit. Au bout de la falaise de glaise grise, sur les bords de la rivière aux eaux froides d'un bleu minéral froid, venue du cosmos, notre école a atterri avant le lever du jour.

Notre école est ronde. Ma mère m'avait prévenu. Le journal en a parlé. Des dessinateurs d'écoles venus d'au-delà de la barrière des Laurentides l'ont ainsi imaginée. Elle ressemble en tous points à un vaisseau spatial.

Le Savoir ne vient-il pas d'en haut? C'est ce que le prêtre a dit. De là-haut viennent toutes les connaissances. C'est ce qu'il a dit. Depuis l'éveil de ma conscience, on me répète que tout vient de là-haut. Je savais déjà pour les oiseaux, pour les astres et l'avion que j'ai vu un jour... mais on m'a appris que la peur aussi venait de là-haut, tout comme le Jugement

dernier, tout comme l'origine et la fin, les qualités et les dons, les défauts et les pardons. Mon école venait du ciel.

On allait y pénétrer et tout apprendre. Apprendre à lire les livres dans l'ordre. C'est ce que ma mère m'avait dit. Jusqu'à ce jour, tout ce que je savais des livres, c'est qu'on me les racontait dans le désordre. Le livre de l'Église, celui que le prêtre nous récite au hasard des chapitres : Judas se pend avant même que les Rois mages n'eussent indiqué l'Étoile ; Jésus pardonne à Marie-Madeleine avant même que Dieu ne sépare l'océan pour y laisser passer Moïse.

Il y a aussi le gros livre des Mots, celui qu'on feuillette avec un mouvement de va-et-vient en se mouillant le doigt pour fixer une page. Celui qui nous dit pourquoi on dit ce mot-là au lieu de celui-ci ou pourquoi on ne doit pas le dire.

Il y a les Encyclopédies, celles que maman paie par versements à chaque épicerie, celles pour qui papa a *chef-d'œuvre* une imposante tablette bien en vue dans le salon, celles où dans la même page les pays froids cohabitent avec les animaux des Tropiques et les rois de l'Inquisition.

Et il y a aussi le bottin des noms et des chiffres qu'on compose sur le cadran circulaire.

On ne m'avait jamais dit que l'aventure de la lecture pouvait se faire en commençant par la première page et qu'à la fin, c'était la fin.

On attend toujours le signal pour entrer dans la soucoupe volante. Je détonne dans la cour de récréation toute neuve aux effluves de bitume et de peinture fraîche, celle qui trace les frontières des espaces de jeux. Au milieu de cette file, je jure avec mes cheveux trop blancs pour mes six ans, mes lunettes trop épaisses pour mes yeux, vêtu des habits fabriqués par ma mère ; veston et pantalons trop courts, en *fortrel* bleu ciel. *Fortrel*, polyester inventé pour la fabrication des tapis. Je suis l'enfant pastel construit par ma mère. Avant même d'entrer dans cette école, je suis déjà un extraterrestre.

Mais le travestissement de l'enfant-sage n'arrive pas à tromper l'autre qui s'agit en moi. L'autre qui se fout de la soucoupe volante et d'apprendre à lire. Celui qui regarde les autres élèves et qui les imagine se balancer, nus, têtes en bas, au bout d'un crochet à viande.

Cet autre dont l'imaginaire s'est forgé à même les meurtres de milliers de bêtes qu'on égorge chaque jour dans l'abattoir de mon père, juste là, à quelques pas de ma chambre. Cet autre qui fixe les yeux des vaches passés du brun au blanc, de vie à trépas.

Cet autre qui s'amuse ensuite à les crever. Cet autre dont les cris de porcs agonisants, entaillés, bercent les matins et inspirent les songes. Cet autre qui a vu couler plus de sang que de rivières. Cet autre dont la distance m'est nécessaire, car sa fascination morbide pourrait m'emporter dans une asociabilité fort incommodante. Cet autre qui se fout du Petit Prince et qui empaille son renard, cet autre qui fait frire tante Lucille et qui embroche Fanfreluche. Celui que je crains et que j'apaise.

Je marche à côté d'une joie
 D'une joie qui n'est pas à moi
 D'une joie à moi que je ne puis pas prendre
 Je marche à côté de moi en joie
 J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi

C'est à l'adolescence que je découvre ce poème de Saint-Denys Garneau qui transforme ma double personnalité en véritable joie. Saint-Denys Garneau qui tour à tour semblait s'adresser à quelqu'un d'autre en se parlant de lui-même, puis s'adresser à lui comme à un étranger. Il cherchait à se comprendre en parlant à voix haute.

Mais je ne puis changer de place sur le trottoir
 Je ne puis pas mettre mes pieds dans ce pas-là
 Et dire voilà c'est moi.
 Je me contente pour le moment de cette compagnie
 Mais je machine en secret des échanges
 Par toutes sortes d'opérations, des alchimies,
 Par des transfusions de sang
 Des déménagements d'atomes
 Par des jeux d'équilibre.

Ce poème devient mon credo. Le réciter me réconcilie avec la schizophrénie qui m'habite. Désormais, nous marcherons ensemble.

Cheveux longs, mains-cigarettes, maigreur feluette, nous nous parlons, mon double et moi. Moi et lui, lui et lui, moi et moi. Surpris à se parler seul, au début, on baisse le ton. Ensuite, on s'en fout. On s'écrit à voix haute sans jamais déposer un seul mot sur le papier.

La trilogie des ancêtres d'Italo Calvino devient un refuge. Ce Baron Perché qui du haut de son arbre observe les bouleversements du monde sans y participer. Ce Vicomte pourfendu, quintessence du double pour qui l'avantage d'être pourfendu est de comprendre que dans chaque tête, que dans toute chose, il y a la peine d'être incomplet. Ce Chevalier inexistant qui se révèle ou qui s'annule dans sa double fonction de maître et de sujet.

Ensuite, c'est la découverte d'un conte à la sensualité sombre, à l'érotisme grave, d'un conte qui m'éloigne de mes proches et qui me permet de libérer les premiers cris du désir. Mon double devient Patrice, le bel idiot, et je deviens Isabelle-Marie, sa sœur laide et cruelle. Nous sommes les héros de *La Belle Bête* de Marie-Claire Blais, pour qui devenir adulte n'est pas un but mais une catastrophe.

Hélène Dorion, dans *Recommencements*, exprimera plus tard le sentiment qui m'habite alors: «J'avais soif d'absolu; tout de

la vie n'était que relatif. J'étais en quête d'éternité ; je me heurtais au périssable. Je désirais la lumière et pourtant je ne cessais de me débattre, attachée à la noirceur qui m'était si familière. Je cherchais la demeure du sens et ce que peut vouloir dire habiter la terre. Plus que tout, sans doute, je m'efforçais de trouver ma propre maison, cet abri que l'on est seul à pouvoir construire soi-même. »



Je regarde de plus en plus les garçons. Barbes naissantes, épaules robustes, nuque rasée, j'édifie ce que deviendront mes nuits.

Jour après jour, les voix intérieures, celle de l'enfant-sanguinaire, celle de l'amoureux inverti, celle du révolté narcissique, se décuplent et je risque l'implosion.

La mythomanie, l'enjôleuse mythomanie, vient à ma rescousse. Le faux devient l'exutoire. Le mensonge devient la base de toutes les relations. De formidables fabulations dont les récits me donnent parfois le rôle de la victime, souvent celui du héros. Le conteur se retrouve face à une mise à l'épreuve constante, tel un fil-de-fériste qui risque la chute à tout instant. Le dupeur ajuste selon les réactions de l'auditeur l'équilibre d'une vie inventée. C'est l'extase de s'improviser, de convaincre avec naturel. Maître de mes émotions, au point de communiquer aussi aisément celles qui sont factices que celles qui sont véritables.

Italo Calvino aurait pu dire de moi ce qu'il disait de son Baron perché : « Il s'était laissé gagner par la fièvre des conteurs qui jamais ne savent quelles histoires sont les plus belles : celles qu'ils ont réellement vécues [...] ou bien celles qu'on invente, celles qu'on taille à larges pans, où tout semble facile, mais qui, au fur et à mesure qu'on brode, ramènent — inexorablement — à ce qu'on a vécu ou rencontré. »

Fatigué de mes récits fallacieux, menacé de dénonciation, isolé, je trouve un nouvel exutoire. C'est à Matane, sur les bords du fleuve, dans un taudis où le froid du dedans est le même que celui du dehors, que je commets mon premier geste d'écriture; une pièce sur la perte d'une jeunesse face à un futur formaté. Une œuvre où le personnage principal fait un va-et-vient entre le monde extérieur et les diverses personnalités qui l'habitent.

Elle a pour titre *Dans les bras de Morphée Tanguay*, et elle débute ainsi: «Je suis un fœtus qu'on aurait dû avorter. Car donner naissance aux enfants du ciment, c'est oublier que Dieu avait mal jugé; il aurait dû laisser seul Ève et Adam.»

Bertolt Brecht nous enseigne que chaque créateur maîtrise en partie ce qu'il crée lorsqu'il instaure un déplacement patient, certes imprévisible, entre lui-même, son œuvre et sa propre altérité. Il n'y a plus de séparation absolue entre le visible et l'invisible, l'audible et le silence.

Grâce à la transposition scénique, je touche à la communion véritable du partage avec les autres. Grâce au jeu de rôle, les mondes intérieur et extérieur trouvent enfin un équilibre.

Le succès de cette pièce est tel que même les journaux montréalais font écho à cette œuvre d'un étudiant vivant en Gaspésie. Porté par les encouragements, j'embrasse le théâtre avec la rage de l'enfant-sanguinaire, de l'amant inverti et du menteur fabuleux. C'est alors que Genet, Tchekhov, Shakespeare, Rimbaud, Williams, Mishima, Pirandello, Beckett, Ducharme et Michel Tremblay deviennent mes compagnons de chevet.

Dans *Histoire de s'entendre*, Suzanne Jacob écrit: «Le monologue intérieur est constitué de milliers de voix; c'est un réservoir infiniment vaste, large, riche, inépuisable qui déborde de loin nos fiches identitaires. L'écrivain, l'écrivaine n'a rien à voir avec la meilleure manière de vivre, la meilleure manière de penser

le monde, avec la meilleure ou la bonne manière d'écrire. Le travail de l'écrivain consiste à repérer sa voix et à la travailler.»

Depuis cette première pièce, ma voix s'est déclinée en une cohorte d'antagonistes et de protagonistes issus de ce réservoir. Personnages engendrés du même argumenteur, mais qui sont devenus singuliers à cause de leurs différentes interprétations. Enfants-muses abandonnés, tragiques amoureux dans un collège, frères perdus dans des passes dangereuses, famille-nation à la dérive sur un transatlantique, ami et bourreau d'une oie blanche, jeune veuf perdu sur une ferme, reine à la fois fille et garçon...



Mes mots libérés de leur égocentrique geôlier sont devenus à chacune des étapes de leur mise au monde des pas qui sont allés vers l'autre. Car au théâtre tout réside dans ce geste d'aller vers l'autre. Le dramaturge abandonne ses mots, car ils ont été créés pour subir l'interprétation de l'autre. Dans leur processus de mise au monde, ils deviendront aléatoires, ils seront trahis, sacrifiés. Ils seront livrés à la merci de la lecture du metteur en scène, à la merci du comédien qui les livrera à son tour à la merci du public. Un formidable saut en chute libre. Un assemblage d'accidents artistiques, comme le disait le regretté Patrice Chéreau, qui marquera pour l'auteur soit une élévation insoupçonnée, soit une résurrection perpétuelle, soit la chute redoutée. C'est une écriture vivante dans son inachevé.

Le théâtre, dans tout son processus d'enchevêtrement d'interprétations, et ce, dans le but unique d'en partager l'expérience humaine, demeure pour moi la plus riche et la plus complexe des aventures.

L'Autre, c'est le défi du dialogue, l'abandon des *a priori*, le choc des ego. C'est le doute en solitaire, l'angoisse collective.

Face à l'Autre, mon semblant d'assurance se fissure, s'écroule pour mieux se reconstruire. Je te tends la main, tu me tends la tienne; pour raconter, pour séduire, pour provoquer. J'ai besoin de toi. Tu m'inspires, tu deviens fantasma et plaisir de jouer.

Le grand metteur en scène André Brassard, que j'ai eu le privilège de fréquenter et qui a fait connaître mes premières œuvres, m'enseigna tout jeune qu'il n'y a pas de mauvaises raisons pour créer si nous risquons quelque chose, si nous mettons en péril quelque chose. Que ce soit pour la défense d'une cause, pour le rejet de ce qui est établi, que ce soit motivé par une intuition, une obsession, un traumatisme, que ce soit pour une quête conceptuelle ou juste pour satisfaire à sa libido, la création nous demandera toujours une totale mise à nu dans ce désir de partager notre vision du monde avec les autres, avec la plus grande des franchises, même lorsqu'on écrit des mensonges.

Je suis devenu le spectateur de mes histoires sans cesse en mouvement, de production en production, infinies dans leurs interprétations. Elles se sont faites cinéma, elles se feront opéra, transfigurées ici et ailleurs dans des lectures sages ou éclatées, offertes par des comédiens et comédiennes de tous horizons et de toutes cultures.

Dans ma dernière pièce, *La Divine Illusion*, le personnage de Michaud, miroir de la lumière que je porte, et celui de Talbot, miroir sombre de ce que je suis aussi, diront le même texte: «Quand la rumeur du public s'évanouit, au moment où le noir se fait dans la salle, on retient son souffle et on ne fait plus qu'un. Le rideau se lève et on découvre le décor. Qui va entrer par cette porte? Qui va monter dans cette échelle? Qui va dormir dans ces lits?»

Mais à la différence de mes personnages, je dirai: «J'aime le théâtre. J'aime le théâtre... parce que c'est ma vie!»

1. Extrait du discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, prononcé le 3 décembre 2015 au Théâtre du Nouveau Monde.



